

## Une Voix dans la nuit: conversation avec Assia Djébar

Sergio Villani  
Université York

*Aussi bien tout récit du passé fait sortir de la mémoire non point les événements passés tels quels, mais des mots conçus d'après les images imprimées dans l'esprit comme des traces lors de leur passage le long des sens.*

Saint Augustin, *Confessions*.

**J**'attendais...  
L'espoir luit...

J'attendais une réponse d'Assia Djébar. Je lui avais écrit — poste, fax, e-mail. J'avais aussi laissé des messages auprès de sa secrétaire en Louisiane, à Baton Rouge où elle est professeur. Enfin, j'avais exploité tous les moyens pour lancer mon invitation à l'éminente voix du Maghreb littéraire, depuis des années dans l'errance, installée, sans racines, dans un centre universitaire de cette ancienne colonie française, perdue, vendue par Napoléon pour financer ses guerres européennes. Rédacteur d'une revue littéraire, je mendiais des textes: je lui demandais un petit texte de création, une réflexion quelconque, une interview. Je lui proposais même de me rendre en Louisiane pour recueillir ses propos, frais, directement de sa bouche. Que serait un numéro spécial sur la littérature du Maghreb sans sa contribution. Certainement plus pauvre, incomplet, "pas si spécial", lui dis-je.

J'attendais... Et puis un matin l'écran de mon ordinateur afficha un message. Pas nécessaire de me déplacer. Elle serait à Toronto prochainement, invitée au festival international des auteurs à Harbourfront.

Invitation à dîner. Assia Djébar accepte. Rendez-vous à dix-neuf heures trente au Westin Harbour Castle où se sont rassemblés de nombreux écrivains du monde entier. J'y suis ponctuel, armé de quelques exemplaires de *LittéRéalité* et d'un appareil photo. Nuit de fin octobre,... fin d'été indien, près du lac Ontario la bise détone dans les rues délavées, déjà désertes, déjà annonçant le froid d'hiver. A l'entrée du Grand hôtel, foyer illuminé, fleuri, chaud, animé. Au téléphone, j'annonce mon arrivée à Assia Djébar. Elle descendrait tout de suite, rencontre à la sortie des ascenseurs. Je suis petit, lui dis-je, imperméable,

lunette, chauve.

Comment la reconnaître, Elle? ... J'examinais les visages de chaque femme qui sortait des six ascenseurs. Naïf comme ses alouettes, n'ayant aucune prétention d'expertise sur Assia Djébar, ni sur le Maghreb littéraire, je m'étais renseigné autant que possible sur Djébar en consultant les pages Web. J'avais imprimé deux petites photos d'une jeunesse brune, à l'oeil vif, résolue, plantureuse, attrayante assurément. Comment retrouver dans ces images d'antan la femme d'aujourd'hui, d'un certain âge, elle née en 1936?...celle qui, j'avais lu, "embodies the multiple voices of post-colonialism and exile." Quinze minutes passent ... aucun signe. Est-ce que je la rappelle?... Patientez, dis-je à l'impatient en moi. Enfin, à mon dos, une voix — "torn, yet majestic flowing voice (*TLS*)— m'interpelle. C'était Elle. Aparamment, il y avait d'autres ascenseurs, à l'autre bout du foyer. Excuses, formalités, gentillesse suivent.

Arrivée d'une autre direction, elle me semblait sortir d'une autre époque aussi. Elle portait un chapeau à grands bords, un long manteau au bras, aucun sourire, l'air un peu fatigué, ennuyé peut-être, lointaine certainement. ... En la regardant venir vers moi, je pensais à un film situé aux années vingt, *the roaring twenties*. Je pensais à un personnage de Scott Fitzgerald... Je pensais à Verlaine, aux souvenirs, à l'automne, aux regrets... au temps perdu. Elle était ici et ailleurs, Assia Djébar.

Nous prenons l'ascenseur devant nous pour monter au *Lighthouse*, au trente-septième étage, restaurant tournant, une révolution par heure, dans le ciel torontois. On nous installe . En face de nous, la Ville Reine, superbe, *breathhtaking!*, étalait toute sa splendeur nocturne. La Tour CN, pointillée de lumières, dardait sa flèche dans un ciel de jade, flanquée tout autour par les gratte-ciel des banquiers, et à ses pieds, le stade de baseball, The Skydome, et le Royal York, toujours majestueux... La sensation bizarre d'être suspendu dans l'espace, dans un espace à la foi familier et irréel, ... de flotter dans la nuit, dans un silence profond.

Après avoir commandé notre dîner, Assia Djébar me parle de ses voyages. Elle arrivait de Montréal où elle venait de recevoir un prix pour son essai *Ces voix qui m'assiègent*. Elle devrait faire une lecture de la traduction anglaise de son roman *Vaste est la prison*, *So Vast a Prison*, au festival des auteurs à Toronto. Dans ces pérégrinations récentes, elle avait fait des étapes à New York, à Boston, à Paris. Mais de Toronto elle rentrerait à Baton Rouge où l'attendaient ses responsabilités de professeur. Baton Rouge un lieu agréable, certainement, mais un peu provincial, semble-t-il; elle rêvait de la Nouvelle Orléans.

Assia Djébar, Fatima-Zohra Imalayene, me parla de sa ville natale, Cherchell, si loin maintenant, dans cette vaste prison, dans ce désert de blanc, de poussière et de sang de l'Algérie. Et encore de ses errances infinies.

Le restaurant faisait lentement son tour. Nous étions côté lac maintenant, enfoncés dans la nuit, pas une lumière dehors. Et sa voix sortait de cette nuit; incorporelle, sa voix était la nuit. Je pensais au *Lys dans la vallée* de Balzac:

- Que la nuit est belle!  
— La nuit est femme, madame.

Elle me parla de son intérêt pour une tribu d'indiens américains, peuple opprimé, puis détruit.

Elle me parla de sa passion de cinéaste, cet art si difficile à cultiver, hélas!

Elle me parla de sa formation en histoire, cette autre vaste prison, fabrique à oppression... pas l'histoire d'après Saint Augustin, cette voie libératrice qui mène à la Cité de Dieu.

Elle me parla des femmes, de celles opprimées du sexe, des hommes, de l'histoire, de la religion, ... et des autres insoumises, militantes, indépendantes.

Sa voix sortait de la nuit, épousait, dans une cantilène, toutes les souffrances de la terre dans un long ululument.

Mais quelle occasion inespérée de l'avoir ici-même, en face de moi! me dis-je. J'écoutais attentivement cette voix rompre le silence, remplir la nuit, résonner à ricochet dans mon cerveau, entre une bouchée de saumon rose grillé et une gorgée de rouge du Niagara.... Courte pause, puis le débit reprenait, vrombissement de cataracte, généreux, volumineux, torrentiel, intarissable... Je comprenais sa *soif*. Tout son être était un instrument à parole. Comme un roseau qui se plie, vibre au vent, sa nature se vidait en mots. Le souffle la tenait, l'emportait, la reposait, pas de repos, pas de paix!

Elle me parla de ses livres, de son roman en chantier, le dernier de son Quatuor, où figurait saint Augustin, né à Tagaste, image millénaire de l'exilé.

Et je pensais à son écriture, écriture de *l'entre*:  
écriture rhétorique, entre poésie et prose;  
écriture discursive, entre sociologie et histoire;  
écriture dépossédée, entre la langue natale et celle de l'autre,  
la vulgaire, la "langue des morts";  
écriture limbesque, entre enfer et purgatoire;  
écriture assoiffée, entre manque et idéal;  
écriture errante, entre l'ici et l'ailleurs.

*The Lighthouse* acheva sa deuxième révolution et nous notre café. On sortait de la nuit du côté lac et Toronto s'érigeait encore une fois devant nous dans toute sa splendeur verticale, illuminée.

La voix se calma, accepta de se taire momentanément et poser pour une photo taillée, gravée, inscrite dans la nuit.

L'adieu fut bref, mais cordial. Elle réitéra sa promesse de me fournir des contacts pour ce numéro spécial... elle réfléchirait aussi à une contribution personnelle...

J'attendais...

Je lui écris— poste, fax, e-mail. Puis un matin sur l'écran je lis un mot d'Assia Djébar.

*L'espoir luit...*

Je promets d'abord de prendre connaissance de votre envoi de la revue, ce weekend et de réfléchir à votre demande de texte: je ne vois rien pour l'instant. Vous savez que dans la narration romanesque, certains auteurs — dont je suis — ne peuvent ni parler ni donner en avant parution des textes de ce qu'ils écrivent...Je vais faire de mon mieux, mais je ne peux vous répondre sérieusement que dans 8 jours!

Puis ce fut de nouveau le silence, des jours, des semaines, de l'oubli...

Or, que reste-t-il de cette voix dans la nuit torontoise?

Ombre sultane...

Bourdonnement de grillons dans un espace brouillé...

Marée de silence...

Mirage évanoui dans son blanc de l'Algérie,  
dans cette vaste prison qui est le passé.